

le libertaire

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Pour la France :	Pour l'Etranger :
Un an. 8 fr.	Un an. 10 fr.
Six mois. 4 fr.	Six mois. 5 fr.

Rédaction & Administration : 69, b^e de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Une Défaite

La triste fin de la grève des métallurgistes ne nous a point surpris. Les éléments de la défaite étaient, dès les premiers jours, visibles, — je dirai même tangibles.

Il y avait d'abord les circonstances matérielles, la crise, le marasme industriel inhérent à la cessation des marchés de la guerre. Cet état de choses, à lui seul, suffisait pour vouer à la stérilité un mouvement borné à des fins corporatives et orienté dans des voies pacifiques.

Il y avait aussi l'opposition des états-majors cégétistes, lesquels, ayant traité avec le patronat, ne pouvaient personnellement que désapprouver l'insubordination ouvrière, l'atteinte portée collectivement à leur prestige et à leur autorité.

Il y avait encore le mauvais vouloir de certains fonctionnaires qui font du bolchevisme pour la galerie, mais qui, dans l'exercice de la fonction, ne souffrent aucune atteinte à la discipline syndicale.

Autant dire que la grève des métal-

lurgistes n'était pas viable.

Elle eût pu cependant revêtir de l'intérêt et tendre vers des résultats de l'instinct des travailleurs ayant trouvée une issue dans l'action et si les efforts des anarchistes n'avaient pas été sournoisement entravés par ceux-là mêmes qui semblaient, en paroles, les plus rapprochés des anarchistes.

Les grands organes de la bourgeoisie avaient flairé le péril. Anxieux, ils se tenaient à l'affût des rumeurs, des propos, des résolutions susceptibles de leur fournir des indices sur l'orientation de la grève. Et quand ces indices semblaient révéler une tendance vers les revendications « politiques », l'anxiété se changeait en angoisse et en fureur. « Une grève générale survenant à l'heure actuelle, disait le *Temps*, serait un désastre. »

Le cauchemar des dirigeants était de voir la solemnité de l'heure triomphale, troublée par des revendications populaires ; de voir la paix se conclure, se signer au milieu d'une agitation protestataire des masses ; de voir les requins

de finance et d'industrie — profiteurs de guerre et de paix, débiteurs récalcitrants d'un Etat démocratique dont les rigueurs frappent sans merci les Humbles — cités bruyamment dans le feu... le cauchemar bourgeois c'était d'entendre le tumulte d'en bas dominer le canon de la victoire !

Aussi, quel ton rassuré et paternel imprime les organes de la Bourgeoisie dès qu'ils yirent le « péril » définitivement conjuré.

L'institution de soupes communistes des coûts épars de banlieue les combla d'aïse.

Non seulement il n'y avait plus à craindre l'extension du mouvement, mais la grève était frappée à mort. Sa fin n'était plus qu'une question de jours.

Le haut patronat triomphait. Il est comme Pyrrhus-Clemenceau, content, bien content. Il s'amuse à présent. Il commet de « petites rosseries », nous dit le secrétaire de la Voiture, Tommasi.

Les ouvriers bafoués, battus, humiliés et offensés ont la satisfaction de lire dans les journaux du Parti les bonnes inepties assaillies de lieux communs fétides envers le Patronat.

Si vraiment ils n'ont été que des esclaves aux yeux éblouissants à la lumière du jour, aux membres défaillants de ne plus sentir le poids et la meurtrissure des fers, leur sort est mérité et le patronat ne les brimera jamais assez.

Mais si, comme nous le croyons, un noble instinct, réprimé aussi tôt par les bergers, décida leur mouvement à l'origine, on peut déplorer que le défaut d'énergie et le manque d'intelligence n'aient pu triompher des obstacles perfides suscités par les adversaires de la grève, mais aussi il faut rendre hommage aux dévouements et aux efforts individuels restés infructueux.

La leçon ne sera pas perdue si les causes de la défaite sont étudiées, les responsabilités recherchées, et des sanctions rigoureuses prises contre les lâches et contre les trahis.

A ce prix la défaite sera une Victoire.

RHILLON.

LES GUERRES

Il y a toujours eu des guerres, il y en aura toujours. »

Les « forts », les pessimistes qui font cette affirmation sont de trois catégories : les perroquets qui ne peuvent apprendre ; ceux qui ne veulent apprendre ; et ceux qui ont intérêt à ce que les peuples se battent.

« Pourquoi les guerres ? » voilà la question. D'autres ont déjà fait ici et mieux que je ne l'aurais fait moi-même, le procès des causes des guerres à travers l'histoire. Et c'est parce que nous connaissons les origines des guerres qui ensanglantèrent le monde que nous pouvons affirmer qu'il n'y aura pas toujours des guerres.

Autrefois, au temps où les provinces formaient autant de petits Etats, souvent rivaux à cause de la rivalité des seigneurs leurs maîtres entre eux, ces provinces se battaient entre elles. Et certainement qu'à ces moments les pacifistes, les interpacifistes devaient passer pour des utopistes et des malfaiteurs ! Les événements aidant le progrès, des intérêts transformés ou mieux compris firent que ces provinces s'allierent et formèrent les grands Etats. Les utopistes eurent raison.

L'Amérique du Nord et celle du Sud se firent une guerre acharnée pendant quatre ans, à propos de l'esclavage. Celui-ci est aboli, l'Amérique est une.

L'évolution, le transformisme ne connaissent pas plus les bornes que les bornés, vont obliger les hommes à faire pour les Etats modernes ce qui s'est fait naguère pour les provinces, pour les Amériques : les Etats Unis du monde. Et nos descendants trouveront aussi bête les guerres modernes que nous trouvons stupides les guerres anciennes, entre Picards et Normands par exemple, entre Nordistes et Sudistes.

Les hommes vont comprendre, sentir, que l'entente et l'entraide sont supérieures, pour leur vie, à l'entrègorgement, à l'entretruites.

Et les capitalistes, les dirigeants, par la force des choses, sont eux-mêmes obligés de coopérer inconsciemment à ce nouvel état de choses.

Ne nous ont-ils pas déjà fait entendre par leurs porte-plumes, qu'il y avait des Allemands plus sympathiques que d'autres : ceux de la Sarre, du Palatinat... ?

Des « Boches » meilleurs que d'autres... Il y a encore un an, vous auriez presque été coffré si vous aviez osé avancer une semblable hérésie ! La Révolution sociale monte partout. Les bourgeois sentent le besoin de se servir les coudes pour faire face au seul ennemi véritable : le peuple, en marche vers son intégral affranchissement, comprenant, lui aussi, que ce but ne peut être atteint que par l'action internationale.

L'intervention des alliés en Russie, en Hongrie, a montré aux peuples qu'en fait il n'y a sur terre que deux ennemis : les exploiteurs et les exploités, l'internationalisation financière et l'internationale ouvrière.

Mais c'est encore la guerre, diront certains. Oui, c'est encore la guerre. Mais c'est la guerre de ceux qui veulent que tous et toutes vivent, contre ceux qui veulent qu'eux seuls vivent. La guerre de ceux qui veulent unir pour la paix, contre ceux qui veulent diviser pour régner.

Cette guerre finira comme les autres ; elle finira les autres car son objectif n'est ni le rapatriement, ni la rapine, ni la domination. Son but n'est pas d'inverser le rôle des classes sociales, mais d'abolir castes et classes et de dresser la société des hommes et des femmes sur leurs ruines.

Quand la production sera basée non sur les intérêts de quelques-uns, mais sur les besoins de tous et que tous y participeront, quand les directives de tous appartiendront à tous, alors seulement,

DOS A DOS

Cherchons ce qu'ils ont dit aux foules condamnées
A prendre un bain de sang long de plusieurs années.
Fouillons dans leurs écrits, dans leurs discours, dans tout
Ce qui nous a bousculé le crâne jusqu'au bout ;
Relisons les journaux, les livres, les affiches
Qui nous chantaient : « Demain, vous mangerez des miches » :
Dans ces fatras de mots pleins de sonorité !
Nous ne trouverons pas un grain de vérité !
Mentir, c'est le talent ; régner, c'est l'apre envie
Qu'ils ont entretenue durant toute leur vie,
Avec la volonté de faire leur chemin
Jusque sur les débris de tout le genre humain.
Quels que soient leurs faux nez, leurs masques, leurs emblèmes,
Ils ont le triste honneur d'être partout les mêmes,
Et c'est pour les besoins d'un même capital
Qu'ils ont fait un charnier du monde occidental !
De Paris à Berlin, de Pétrrogard à Vienne,
Ils ont voulu cela — Peuple qu'il tient-souvenie ! —
Pour te courber le dos comme aux siècles passés...
Et c'est l'heure ou jamais de leur répondre : « Assez ! »

Eugène BIZEAU.

Nouvelle Recrue

A ceux qui ne nous comprennent pas encore
Camarades du Libertaire,

C'est une nouvelle recrue qui se présente à vous, recrue sincère, dont l'orientation vers votre parti est due, peut-être surtout, à ce que les événements qui viennent de se dérouler et ceux qui se déroulent encore actuellement ont forcément d'ouvrir les yeux.

Dès l'âge où l'on ne peut, sans risquer de se faire traiter de morveux, émettre une opinion non conforme à la sacro-sainte tradition, i'ai toujours éprouvé une dangereuse propension vers des idées qui, m'en émerveille, forment la base de votre doctrine.

Mais, avant la guerre, je bornais toute mon action à une lutte à une propagande anticlérale, acharnée, à laquelle je me consacrais dans toute la mesure de mes moyens ; je voyais dans le cléricalisme, avec son hypocritise, le seul, ou tout au moins le seul danger de la société, de son bonheur et de son succès.

Mais la guerre a passé devant mes yeux, je conserve toujours aussi violente ma haine et mon ardeur combative vis-à-vis des ministres du Culte du Mensonge et de l'Hypocrisie ; je conserve toujours le cléricalisme comme le plus grand ennemi du genre humain, comme celui qu'il faudra abattre le premier pour délivrer les masses du bandéau et du cercueil qui les font pareiller à des bêtes de somme émasculées ; mais je ne le représente plus que comme un faiseau de tendances ; les plus importantes et les plus dangereuses sans doute ; parce que les plus soudaines et les plus insidieuses, mais seulement comme un des faisceaux des tentacules de la pieuvre symbolique ; je me rends compte qu'il n'est pas le seul ennemi à détruire.

Et si je m'adresse à vous, postulant que mon action à une lutte à une propagande anticlérale, acharnée, à laquelle je me consacrais dans toute la mesure de mes moyens ; je suis devenu à peu près obstinément fidèle à ses principes. Voilà deux ou trois ans la lecture de l'Humanité me donnait la nausée. Le Parti s'est un peu ressaisi depuis, je ne partage pas, je l'avoue franchement, toutes les opinions de vos collaborateurs à son sujet et lui conserve encore quelques illusions.

Mais son attitude de guerre m'en général douloureusement surpris. Quelques procès récents, dont le vôtre, m'ont orienté vers votre fédération ; je suis devenu lecteur et propagandiste de votre Libertaire, dans lequel je vois, avec plaisir, exposées des opinions qui sont miennes ; je m'approuve pas tout sans réserve, mais j'ai constaté avec plaisir quelques divergences de vues, même entre vos collaborateurs et collaboratrices ; divergences sans importance le plus souvent, et ayant trait à des questions

mais alors seulement, les guerres seront finies.

« Il y a du travail ! » Eh ! parlez, oui ; mais ce n'est pas en répétant cette phrase et en se regardant le nombril que cela avance les choses.

Que TOUS ceux qui veulent réellement, sincèrement, voir régner la paix parmi les humains, viennent apporter leurs efforts aux phalanges déjà en route, et ainsi le nombre s'accroissant des précurseurs, la tâche sera moins lourde pour chacun.

Ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous, leur inertie faisant la force des faiseurs de guerre.

V. LOQUIER.

Les Intellectuels vers le Proletariat

Les préparateurs en sciences physiques, chimiques et naturelles sont entrés à la C. G. T. Peu nombreux, ils sont trouvés perdus parmi les centaines de mille de terrassiers, cheminots, magons, etc. Personne n'a fait attention à eux et leur entrée est passée à peu près inaperçue.

C'est cependant un événement significatif. Il réalise une prédiction de Karl Marx qui a dit que les intellectuels se confondraient un jour avec le prolétariat.

A vrai dire la chose ne se fait pas tout à fait comme l'auteur du *Capital* avait cru. D'après lui, le simple jeu du système capitaliste devait, réduisant les travailleurs du cerveau à l'état de salariés de plus en plus pauvres, les faire quitter les rangs de la bourgeoisie pour passer à la classe ouvrière. La terrible guerre qui vient de finir a précipité les événements.

Placé par la hausse effroyable du coût de la vie dans une situation très inférieure à celle de l'ouvrier manuel, l'intellectuel comprend qu'il ne peut se sauver qu'en employant les moyens qui ont réussi à l'ouvrier, à savoir l'association, l'éducation des intérêts communs et la lutte contre l'employeur, Etat ou particulier.

L'intellectuel, en théorie, appartient aux classes dirigeantes. Instruit, doué parfois d'une intelligence supérieure, il a sa place naturelle dans les organismes de direction, formant en quelque sorte le cerveau social, comme architecte, ingénieur, professeur, etc. ; il donne aux manuels les conseils sans lesquels ceux-ci pourraient rien faire. En retour, il bénéficie d'une situation matérielle et morale supérieure à celle du manuel pour un travail plus propre, moins long, moins fatigant, il est payé beaucoup mieux. La considération et le respect sont la récompense de ses efforts, en Russie, le pauvre étudiant, mal logé, mal vêtu, voyait s'ouvrir devant lui les portes des maisons les plus riches, les plus nobles, par le seul fait qu'il avait une noblesse qui tenait lieu de toutes : l'intelligence.

Malheureusement, l'évolution des sociétés n'est pas en tout un progrès ; avec l'industrialisation croissante, la richesse devient une marchandise qui subit comme les autres, la loi de l'offre et de la demande, le travail du cerveau est assimilé au travail des mains ; au regard du grand bourgeois, l'intellectuel n'est plus qu'un employé ou un domestique d'un genre particulier. Dans un ménage ploutocratique il tient dans un mépris à peu près égal, l'ouvrier du cerveau et l'ouvrier des mains et il paye moins l'ouvrier du cerveau qui, jusqu'ici n'a pas su se défendre.

L'intellectuel se croit, en effet, un bourgeois et jusqu'ici, il s'est tenu du côté conservateur de la barricade. Les rares scientifiques issus du peuple ont cru s'élever par l'instruction : la masse des autres nés dans les classes moyennes, pensaient défendre leurs intérêts propres en soutenant, dans les usines comme ingénieurs, dans leur enseignement, comme professeurs, les intérêts des patrons.

Ensuite, il a été logé dans son petit appartement de la rue Claude-Bernard, obligé de compter pour faire face au loyer, pour payer les vêtements qui doivent être décent, pour faire inscrire ses enfants s'il a fondé une famille, l'intellectuel est loin d'avoir la vie enviable que Fournier s'imagine. Sa mise en différence peu d'un employé, dans la rue où il habite, et l'ouvrier des métiers et autres, est toutefois l'ouvrier du cerveau qui, jusqu'ici n'a pas su se défendre.

Nos rôles, nos aspirations, nos désirs sont diamétralement opposés aux tendances de l'Etat. Une paix entre lui et nous est impossible. Nous sommes des ennemis irréciproquables. Et si nous devons faire la guerre, ce n'est pas une guerre pour l'agrandissement du domaine des princes et des rois. Ce n'est pas plus une guerre pour la défense de la patrie ou pour alimenter les coffres-forts, des reuves de la finance. Notre guerre est contre l'exploitation de l'homme par l'homme, d'entretenir la misére intelligence entre les peuples de différentes langues et de briser toute initiative individuelle. L'Etat c'est la servitude. Nous, ce que nous voulons, c'est l'Anarchie, c'est-à-dire la libre évolution, la vie normale.

Nos rôles, nos aspirations, nos désirs sont diamétralement opposés aux tendances de l'Etat. Une paix entre lui et nous est impossible. Nous sommes des ennemis irréciproquables. Et si nous devons faire la guerre, ce n'est pas une guerre pour l'agrandissement du domaine des princes et des rois. Ce n'est pas plus une guerre pour la défense de la patrie ou pour alimenter les coffres-forts, des reuves de la finance. Notre guerre est contre l'exploitation de l'homme par l'homme, d'entretenir la misére intelligence entre les peuples de différentes langues et de briser toute initiative individuelle. L'Etat c'est la servitude. Nous, ce que nous voulons, c'est l'Anarchie, c'est-à-dire la libre évolution, la vie normale.

Nos rôles, nos aspirations, nos désirs sont diamétralement opposés aux tendances de l'Etat. Une paix entre lui et nous est impossible. Nous sommes des ennemis irréciproquables. Et si nous devons faire la guerre, ce n'est pas une guerre pour l'agrandissement du domaine des princes et des rois. Ce n'est pas plus une guerre pour la défense de la patrie ou pour alimenter les coffres-forts, des reuves de la finance. Notre guerre est contre l'exploitation de l'homme par l'homme, d'entretenir la misére intelligence entre les peuples de différentes langues et de briser toute initiative individuelle. L'Etat c'est la servitude. Nous, ce que nous voulons, c'est l'Anarchie, c'est-à-dire la libre évolution, la vie normale.

Ce que nous devons faire, ce n'est pas une guerre pour l'agrandissement du domaine des princes et des rois. Ce n'est pas plus une guerre pour la défense de la patrie ou pour alimenter les coffres-forts, des reuves de la finance. Notre guerre est contre l'exploitation de l'homme par l'homme, d'entretenir la misére intelligence entre les peuples de différentes langues et de briser toute initiative individuelle. L'Etat c'est la servitude. Nous, ce que nous voulons, c'est l

Les Méfaits du Centralisme

L'Allemagne est le berceau du centralisme ouvrier. Avant la guerre il était donné en exemple aux ouvriers français, par opposition à la C.G.T., d'après. Nos centralistes ne pouvaient dire un mot sans se répandre en louanges sur le système allemand, faisant tout pour l'implanter chez nous.

En Suisse plus particulièrement, les organisations ouvrières eurent à subir les assauts des centralistes.

La Suisse allemande, qui ne demandait qu'à se laisser absorber, fut bien-tôt conquise. Elle devint l'humble et poussée les fonctionnaires ouvriers permanents, grassement payés.

En Suisse romande il n'en fut pas de même.

Il y a trouvèrent de la résistance ; résistance méthodique, organisée, tenace. Ce qu'ils ont eu du fil à relier, les Hugger et les lig (permanents d'après), alors à la Fédération des métiers, deux ans bâties qui faisaient fuir leurs auditoires et dormir leurs lecteurs : aujourd'hui, cela va de soi, députés socialistes ; les Pauli et les Viret, de la Fédération du bois ; Serrati, de la Fédération des maçons, celui-là même que nos socialistes portent aux nues, sans doute pour sa phobie des anarchistes qui le poussent à dénaturer sans cesse et siemment la vérité ; les Schlumpf, de la Fédération des typos de Suisse allemande.

Les fédéralistes, heureusement, avaient leurs organes : à Genève, les anarchistes communistes dans le Réveil ; à Lausanne, la Fédération des Unions ouvrières avec sa Voix du Peuple et son imprimerie communiste, systématiquement, infatigablement, défendirent le fédéralisme.

Pour concentrer leur argumentation, la Voix du Peuple de Lausanne édita une brochure de 64 pages intitulée : « Centralisme et Fédéralisme ». C'est une œuvre collective. Le manuscrit en circula dans le groupe en groupe. On le distribua à Genève, Lausanne, Neuchâtel, La Chaux-de-Fonds, Vevey, partout. Il ne fut livré à l'impression que revu et mis au point par l'effort de tous. C'est un curieux et instructif exemple de travail fait « en camaraderie ». Comme l'administration et la rédaction de la Voix du Peuple (de Lausanne) et du Réveil, comme l'administration de la Fédération des Unions ouvrières, il fut exécuté avec le plus pur désintéressement par des travailleurs intellectuels et manuels après journées fatigantes.

Cette brochure, publiée en 1910, n'a pour ainsi dire pas été connue en France. Elle y est sûrement introuvable aujourd'hui. Vous n'en lirez, camarades, qu'avez plus d'intérêt, j'en suis sûr, l'extrait suivant :

« Puisque les centralistes aiment à donner en exemple les organisations syndicales allemandes, jetons un coup d'œil de ce côté-là et voyons ce qui s'y passe. Parlons des métallurgistes, qui sont des modèles à suivre, à ce qu'on nous dit, avec leur organisation si puissante, numériquement et pécuniairement.

Au printemps 1906, des métallurgistes de Hanovre, Breslau, etc., s'étaient mis en grève au nombre de quelques milliers pour une amélioration de salaire. Le mouvement étant des plus légitimes, même au point de vue bourgeois, les comités centraux avaient exceptionnellement toléré la lutte. Mais voilà que l'association des patrons décide de que si au 1^{er} mai, ces grèves allaient n'ont pas pris fin, un lock-out général, englobant trois cent mille travailleurs en métiers, serait prononcé.

Aussitôt grand émoi dans les secrétariats qui craignent pour les caisses centrales, où dorment leurs appointements futurs, et qui ordonnent la reprise du travail pour les grévistes de Hanovre et de Breslau et ceux-ci — sous peine de se voir lâchés, insultés, sous peine surtout de se voir remplacés par des faunes autorisés par l'organisation (comme cela s'est produit à Stettin et à Berlin) — d'obéir de suite et de rentrer à l'atelier ! C'est ainsi qu'on émousse la dignité et l'énergie des salariés au nom d'une savante tactique qui a pour but essentiel de protéger la caisse d'argent contre les hommes ne comprenant pas.

Fin 1908, les patrons Strelitz, d'une fabrique de chaudronnerie de Mannheim, voulurent baisser les salaires de leurs ouvriers de moitié et même de soixante pour cent. Ils exigeaient la signature d'un contrat collectif, sous menace d'un lock-out des métallurgistes de la région, lock-out engagé dès le 1^{er} janvier et allant englober quinze mille travailleurs. Les cinq cents chaudiromiers de chez Strelitz, indignés de ces prétentions, se mirent en grève de suite. Aussitôt les fonctionnaires du « Deutscher Metallarbeiter Verband » (fédération métallurgiste) pleins de sollicitude pour la fameuse caisse centrale, conseillèrent aux grévistes de céder. Nouvelle résistance des ouvriers à cette seconde pression. Là-dessus, colère affreuse des secrétaires centraux qui tiennent à être obéis comme des généraux de troupes. Ils usent d'abord de douces manœuvres pour venir à bout de « leurs » syndiqués. Toute la haute bureaucratie de la fédération s'en mêle : Massat, Schneider, Martin et Vorholzer. Pour convaincre les ouvriers d'accepter une diminution de salaire et de l'impressionner fortement, Vorholzer, dans une réunion de grévistes, sort un télégramme de sa poche :

« Depuis, 23 décembre, 9 heures 35. — A Buschbeck et Hebenstreit, district de Bischöfswerda, on travaille pour l'usine Strelitz. Environ cinq cents ouvriers sont occupés à ce travail. Mauvaise organisation. Rien à entreprendre en ce moment. »

Ce coup, droit porté, ne découragea pas les grévistes — les travailleurs allemands semblent vraiment avoir une té-

nacité admirable dans la lutte — qui volèrent à la presque unanimousité (quatre cent soixante-sept contre quarante-trois et cinq abstentions) la continuation du mouvement. Alors Massat, au nom du comité, déclare ceci, rapporté par la « Mannheimer Volksstimme » du 23 décembre 1908 : « Le conseil directeur de l'Union nous a toujours laissé de la latitude dans vos actions. Il ne voulait pas intervenir dans la lutte d'une façon rude. Il a cru que le bon sens triompherait parmi vous. Nous nous sommes trompés. Le conseil directeur a donc résolu, hier, abstraction faite du résultat du vote d'aujourd'hui, qu'il faut en finir avec la grève. Je déclare en conséquence la grève dans la fabrique Strelitz terminée. »

C'est là un acte de monarque, un acte d'absolutisme, un acte aussi de gouvernement central forcé d'avouer la faillite de toute sa tactique. Mais le comble, c'est que le télégramme ci-dessous haut était un faux, destiné à rompre la résistance ouvrière. Deux ouvriers de Mannheim, se transportant à Bischöfswerda pour engager les ouvriers de là-bas à ne pas faire l'ouvrage de la fabrique Strelitz, s'aperçurent qu'il n'y avait là aucune chaudiromerie, mais seulement une fonderie de métal. Qu'importe aux fonctionnaires de la métallurgie ? Ce ne sont pas les servitudes qui les écouffent jamais.

La démoralisation était désormais au camp des grévistes de Mannheim ; le mouvement, se heurtant au patronat appuyé par les fonctionnaires, était morant d'avoir vécu : fruit bien amer et inévitable fruit naturel du centralisme, et du centralisme seulement.

Avons-nous tort de crier à la tyrannie ?

En toute occasion, on a vu la sollicitude des secrétaires pour la caisse. Certes, sans cet argent ils ne seraient pas secrétaires. Mais ils ne devraient pas oublier que sans cotisations, ils n'y auraient pas de cotisations, et que les premiers égards sont dus, par conséquent, à ceux qui payent.

Somme toute, ils n'ont pareille considération pour la caisse que parce qu'elle est le résultat où ils trouvent abondamment le fruit qu'ils mettent dans leurs bottes.

Quant aux syndiqués, en fait et d'une façon générale, ils ne peuvent trouver par elle un profit réel. Les frais énormes de toutes les bureaucraties syndicales ne dévorent-ils pas la meilleure part des cotisations ? D'autre part, il serait utopique de compter lutter avec nous sous contre les écus des patrons coalisés et appuyés sur les banques. Nous ne sommes pas des rêveurs, nous. Et l'on ne nous fera jamais croire que, arguant contre argent, nous puissions combattre le patronat comme de puissance à puissance. Folie, s'il y a une.

Tonnes un exemple. Dès 1890, il existait en Allemagne deux organisations de patrons. Mais c'est en 1904, à l'occasion de la grande grève des tisseurs de Crimmitschau que ces deux organisations prirent soudain l'importance qu'elles ont aujourd'hui.

On sait que les grévistes de Crimmitschau étaient soutenus par la solidarité pécuniaire de tous les syndicats ouvriers allemands, et que les secours de l'étranger ne leur firent pas défaut.

Mais qu'était-ce, quand on vit l'Association des Industriels allemands, à modestement encore, faire parvenir d'un seul coup deux cent mille marks (250.000 francs) aux patrons de Crimmitschau !

Cet acte déroula les grévistes, détruisit leur confiance, et la lutte prit fin sur-le-champ.

Lutter contre caisse avec ceux qui peuvent réunir, du jour au lendemain, des centaines de mille francs, avoir d'immenses crédits au besoin, c'est un rêve de fous ou d'idiots, ou d'individus intéressés à paraître idiots, pourvu que ce que vous rapporte !

Parlez-nous encore de la grande grève anglaise de 1908, où cent mille métiers, en sept mois, dévoraient vingt-sept millions de francs, fonds de caisse, cotisations supplémentaires, souscriptions, etc. ?

Non, c'est un fonds humain, non pas un fond de capitaux, qu'il s'agit de former.

Il faut des hommes, — et des hommes d'action !

Assez des subversifs, des marionnettes des hommes ! Les meneurs, à gages vont sourire, tant ils ont de mépris pour ceux qui les entretiennent. Qu'ils sourient ! Leur volonté peut être encorée toute-puissante ; mais qu'ils prennent garde ! Louis XVI, à la veille de 1789, se figuraient encore qu'il était le maître absolu de ses sujets, de leurs biens et de leurs destines. Il disait à Malesherbes : « C'est légal, parce que je le veux ! » Quatre ans plus tard, sa tête tombait sur l'échafaud.

Rôtelers, prenez garde ! Louis XVI en simili, vous êtes les maîtres des syndiqués (vos sujets), maîtres de la caisse (leur bien), maîtres de leurs destinées. Ce que vous voulez fait loi. Qui sait ce que demain vous réserve, vous qui vous dites « permanents » ? ... Que de comptes vous aurez à rendre ! »

Comme on le voit, la reproduction de ces lignes, qu'on dirait écrits d'aujourd'hui, vient à son heure. Eloquents sont les faits, eloquents les commentaires. Et puisque, fatidiquement, l'histoire, avec quelques insignifiantes variantes, se répète, — nos camarades métallurgistes, en particulier, viennent d'en faire la triste expérience, — à nous, une bonne fois, d'aviser. Au centralisme et à ses immenses et authentiques méfaits, au centralisme autoritaire et dictatorial qui produit fatallement des traumas à la classe ouvrière, nous opposerons le Fédéralisme à base de liberté.

S. CASTEU.

Tribune Féminine

Empoisonnés

Sus au poison tabac, corollaire de l'abrutissant alcool !

Un camarade.

Qui fume le tabac ? Ce n'est point seulement le public mêlé des tramways,

du métro, de la rue, des restaurants, des promenades publiques, des cinémas, des concerts, des bureaux de poste, des salles d'art, des chemins de fer, des navires, des casernes, des villes et des campagnes ; de la capitale et de la province ; des ateliers et des champs ; des réunions publiques, électorales ou autres. C'est aussi, c'est parfois, hélas ! tout surtout, camarade, ouvrier, matinal ou intellectuel.

Non seulement tu apportes ta lourde part de nicotine néfaste, à ce public mêlé dont tu fais partie ; mais, lorsque ton seul plaisir, au sein de tes réunions corporatives, rien n'apparaît changé. Toi, l'émancipé, le conscient, le courageux, le révolté, l'apôtre, le disciple, tu remplis tes salles de réunion, belles ou laides, étroites ou vastes, de tes vapours étouffantes et nauséabondes, sans malice ni hygiène intelligentes ou de sentimentale délicatesse. Tu parasis ignorer : d'une part, l'existence déjà plus que suffisante du gaz carbonique impropre à la respiration et du poison humain qui se trouve dans tout air usé par la présence d'un grand nombre de personnes en salles ordinaires, fermées ; tu sembles pas connaître, d'autre part, les limites de ta liberté ; qui naissent des que paraît l'individualité de ton voisin, un camarade : lui aussi a droit aux lumières spirituelles des militants de sa corporation, il veut se sentir en communion avec ses compagnons de labeur, s'instruire de toutes améliorations du sort commun.

As-tu senti, as-tu compris, ô camarade ?

Julia BERTRAND.

Un camarade.

MOUVEMENT SOCIAL

Très bien, amis du XV^e, d'avoir répondu, dans le numéro du 15 courant, aux quelques lignes écrites par moi dans la *Vie Ouvrière*. Mais il est nécessaire que je précise ma pensée afin d'éviter toute équivoque :

1^e En écrivant dans la *Vie Ouvrière* les quelques lignes qui font le sujet de notre discussion, mon but n'était point de recommander la pénétration en matière antiparlementaire, mais bien de stimuler jeunes et vieux, pour les engager à reconnaître la propagande sur de bonnes bases propres à l'organisation des foyers de jeunes syndicalistes. J'ai profité de l'occasion qui se présentait à moi de parler à beaucoup de jeunes, pour les mettre en garde contre ce que je considérais — et considère encore — comme une maladie.

En voici la preuve : *le camarade auteur de l'ordre du jour antiparlementaire l'a remis dans sa poche !*

2^e Résolution du Comité d'Entente : « Les Jeunesse seraient pas engagées en totalité... et les camarades... entendent besogner individuellement ».

Si je comprends pas... ou du moins je comprends pas... ou du moins je comprends pas... initiation officielle et non officielle, on s'engage en ne s'engageant pas... Comprendre qui pourra...

3^e Si vous voulez parler au nom de la presse totale des jeunes », au nom de qui parlerez-vous ? Est-ce au nom de ceux qui étaient au sein de *Parlementaire*, de *Hans-moënet*, de *Lepelt*, etc... ? Au nom de ceux qui n'avaient pas peur d'assumer leurs responsabilités avant la guerre ? De ceux qui s'attendent à retrouver un bon foyer dès leur retour à la vie civile ? Ou bien est-ce au nom de ceux qui ne sont pas d'accord avec vous aujourd'hui ?

C'est surtout, en mon nom personnel et un peu en celui des ceux qui doivent nous revenir ;

4^e Quand je parle que... l'Union des Syndicats nous a aidés... c'était avant la guerre surtout. Je l'affirme.

Je ne suis pas le premier à fustiger les miens, puisque j'écris dans ledit article : « Ouvrir fait les vies pour que les jeunes peuvent soient remplacés par les apprenus ? Rien ! »

5^e Si l'Union des Syndicats a feint d'ignorer les J.S., n'y a-t-il pas de leur faute à elles-mêmes ? Lui-ont-elles montré un véritable programme de travail syndicaliste et social ? Et puis, a-t-on demandé de l'aide, oui ou non ?

Quant à la C.G.T., son appui nous fut acquis par l'intermédiaire des secrétaires de son bureau. Cela avant la guerre. Je n'attribue pas énormément d'efficacité à notre mouvement de jeunes grâce à la Confédération ; c'est surtout dans les organisations locales ou départementales : Unions et Bourses, que l'appui m'apparaît vraiment profitable ;

6^e L'espérance que vous pouvez fonder grâce à un ordre du jour sur l'Orientation de l'Indépendance du Syndicalisme, surtout quand cet ordre du jour doit inciter à l'action antiparlementaire, est espérance m'apparaît bien maigre, vu la tourmente des mouvements ouvriers de ces semaines-ci.

Entrer donc derrière vous des jeunes apprentis qui vous applaudiront dans les préaux des écoles durant la période de propagande antiféodale ! Faites-en à votre tour : des moutons !

On bien vous êtes logiques avec vous-mêmes : vous n'êtes plus des jeunes et vous laissez les cadets, les apprentis apprendre l'A.B.C. de la vie aux points de vue suivants : moral, matériel, intellectuel. Et, dès lors, de cette culture élémentaire, il en sortira la véritable arme antiparlementaire, c'est-à-dire les notions nécessaires pour aboutir à l'émancipation intégrale.

Moyens révolutionnaires ; et pour cela il faut cette éducation et cette action économique indispensables à une bienfaisante institution du communisme intégral ;

7^e Je ne prêche point la modération ni aux uns ni aux autres, sous prétexte de foudre de la part des fonctionnaires syndicaux.

Mais ce que je vous demande, c'est de tout faire cause d'obstacles nouveaux à la création ou à la propagande des jeunes syndicalistes. Les jeunes évolués révoltés, influencés, ont besoin, avant toute autre chose : de lire, d'apprendre, d'écrire, de discuter et de bien réfléchir, le tout dans une atmosphère amicale : dans les Bourses, dans les Maisons de Syndicats, si

LYON

Les jours et les semaines se succèdent, mais, hélas ! la lutte est toujours plus épique que jamais, la situation des travailleurs de la région lyonnaise n'est pas plus enviable que celle des ouvriers des autres centres industriels, car tout augmente, dans des proportions inquiétantes, et différents produits, tel le sucre, sont même rares en ce moment ; seulement, on fait prendre patience au populo avec des promesses. Ah ! les funistes. Quand les mots vont verront-ils clair ?

Quelque sa, certaines catégories de travailleurs arrivent à obtenir des résultats qui, jusqu'à ce jour, leur avaient été contestés. Dans l'industrie hôtelière, par exemple, ils viennent de signer un contrat collectif qui leur accorde le repos hebdomadaire et l'application de la journée de huit heures.

A côté d'eux, les garçons de l'alimentation, les garçons d'épicerie, viennent de bénéficier de tous ces avantages, ce qui prouve qu'un pas sérieux a été fait vers l'émancipation de ces corporations, jadis si esclaves.

Actuellement, dans la métallurgie, une agitation sérieuse se manifeste. Serait-ce le prélude d'un mouvement général dans notre centre ? Des explications sur les décisions du Comité national fédéral doivent être fournies par les délégués à un meeting corporatif.

L'heure où paraîtront ces lignes, le mouvement sera peut-être général dans cette industrie.

Les travailleurs lyonnais sont avides de bien-être et de vraie liberté, celle qu'ils ne possèdent pas encore.

Et si les gouvernements ont assailli nos C.G.T., nos trois fonctionnaires syndicaux (il est vrai que leur situation n'est plus la même que celle des exploités), puisqu'eux n'ont aucune revendication à formuler, les travailleurs, eux, ne s'en tiendront pas là, malgré qu'ils se soient résignés jusqu'à ce jour à endurer leur duperie. La patience est à bout, la révolte gronde.

Journet Cl.

LE MARTINEX (Gard)

Le village est en fête, les cloches sonnent, le tambour bat... on annonce la signature de la Paix. Parlent on arbore des drapeaux de toutes les couleurs, de toutes les nations : l'un tricolore, c'est le drapeau de la bourgeoisie française, les autres des pays alliés. Monarchies ou Empires d'à côté. Enfin, je cherche en vain celui de la Russie des Soviets, mais non... on ne le voit pas. Probablement qu'il ne plait pas, ce drapeau qui symbolise l'idéal révolutionnaire, le vrai, le bel idéal d'émancipation et de fraternité humaine.

Alors, people, que faites-vous là ? Ce n'est pas pour la Paix qu'aujourd'hui tu chantes et pavoises... L'on t'avait dit : « C'est pour la dernière des guerres, pour la civilisation. »

Quel est donc ce traité qui laisse à l'Allemagne 200 000 soldats, dans les autres pays et chez toi le service obligatoire et toutes les coûtes armement ? Te l'es-tu demandé ?

Peuple, on te trompe, et si tu ne sors dans la rue que pour fêter la gloire des armes, le sort qui fut favorable à tes maîtres, ces derniers ont encore de beaux jours à vivre et ta servitude se perpétuera encore longtemps.

Tu dances aujourd'hui, peuple... C'est le beau côté de la médaille qui s'offre à ton regard, mais tu n'existe pas, dites-en, les causes afin de les combattre ; mais, de grâce, ne traînes pas à vos côtés des joyeux incapables de définir leur conception anti-parlementaire !

Puissent ces quelques lignes faire comprendre à beaucoup de jeunes en marge du syndicalisme de venir y apporter toute leur ardeur. Libertaire en créant ou en ré générant des Jeunesse, foyers d'émancipation sociale.

Fernand Bellugue.

P.-S. — Comme je m'adresse à des jeunes (ou demi-vieux), à qui il faut mettre les points sur les i, qu'ils apprennent que je n'adhère pas et n'ai jamais adhéré au P.S.U. ou à quelque autre parti politique.

F. B.

cette amitié n'existe pas, dites-en, les causes afin de les combattre ; mais, de grâce, ne traînez pas à vos côtés des joyeux incapables de définir leur conception anti-parlementaire !

Puissent ces quelques lignes faire comprendre à beaucoup de jeunes en marge du syndicalisme de venir y apporter toute leur ardeur. Libertaire en créant ou en ré générant des Jeunesse, foyers d'émancipation sociale.

Fernand Bellugue.

P.-S. — Comme je m'adresse à des jeunes (ou demi-vieux), à qui il faut mettre les points sur les i, qu'ils apprennent que je n'adhère pas et n'ai jamais adhéré au P.S.U. ou à quelque autre parti politique.

F. B.

regard, mais demain la vie, la gueule de vie te reprenant dans son cycle infernal, tu en connaîttras le revers.

Alors, tu reconnaîtras que la victoire de tes maîtres te coûte singulièrement et que de gloire elle n'en rapporte guère que fol. Et tu comprendras que pour vivre et pour liquider le présent, il faut autre chose que les idées qui t'offre chartablement la République 3^e.

Pierre Dubos.

NANCY

La grève du bâtiment qui dure depuis plusieurs semaines déjà continue. La situation n'étant pas changée — sauf de la part de certains petits patrons qui ont signé le contrat proposé par l'organisation ouvrière.

Les grévistes sont toujours résolus à mener la lutte jusqu'à complète victoire et pourront, les soupes communistes fonctionne la satisfaction de tous.

Si la solidarité ouvrière continue à se maintenir nous viendrons à bout du patronat.

GORETY.

BORDEAUX

Samedi soir, manifestation en l'honneur de la victoire, la Grande Victoire, celle des capitalistes et des gouvernements coalisés contre les peuples. Mais cette fin de semaine fut aussi une victoire ouvrière pour les travailleurs de Bordeaux.

Après quatre semaines de grève, les réunions de la métallurgie ont fini par faire de grosses concessions. Ce n'est pas tout ce qu'on était en droit d'espérer, mais de modestes améliorations sont acquises.

Et si de jeunes imbéciles ou inconscients les deux sont semblables — ont pu crier samedi soir leurs chansons patriotiques, par contre, au cours des dernières semaines n'ont aucune revendication à formuler, les travailleurs, eux, ne s'en tiendront pas là, malgré qu'ils se soient résignés jusqu'à ce jour à endurer leur duperie. La patience est à bout, la révolte gronde.

Nadaud.

VIENNE

Aux Camarades lecteurs

La plus belle arme de propagande pour nos idées a toujours été et sera toujours le journal.

A Vienne, les journaux « d'avant-garde » sont vendus à la Bourse du Travail, soit au bénéfice du journal lui-même, soit au bénéfice de la Jeunesse syndicaliste ; c'est donc toujours au bénéfice de la propagande.

Les principaux militants de la Bourse du Travail sont surchargés de besogne et ne peuvent se charger de cette propagande comme il le faudrait : nous voulons donc savoir si, parmi les camarades lecteurs de ce journal, il y en a quelques-uns qui pourraient se charger de vendre nos organes dans la rue et dans les usines ; nous fermerons un groupe dans cette intention ; il faut, pour cela, une certaine patience et du culot ; quand on veut quelque chose, il faut voir longtemps.

Les camarades bourgeois de bonne volonté peuvent se mettre en rapport avec moi à la Bourse du Travail.

Herlet.

MARSEILLE

Dimanche a eu lieu un grand meeting organisé par l'U.D. pour l'anniversaire de la victoire des militaires, dans un but de promotion humanitaire, pour mettre le peuple en garde contre les mauvais bergers actuels des organisations ouvrières.

Il y a quelque chose dans l'air, les temps sont changés, nous pouvons le constater, et avec cette évolution qui transforme les esprits, nous pouvons dire que nous sommes de nouveau des militaires.

Le avis unanime des militaires est que nous devons continuer à nous dévouer à la cause de la paix et de la victoire.

Nadaud.

Le problème de la population... Pour les petits... FAURE (S.)

Pour les petits... FAURE (S.)

GUIDE des Victimes de la guerre.

Propos d'éducateurs... HANRIOT (H.)

Les anarchistes et l'Affaire Dreyfus... HANRIOT (H.)

La poussée réactionnaire... HANRIOT (H.)

Vers le honneur... HANRIOT (H.)

Le problème de la population... HANRIOT (H.)

Le Ruch... HANRIOT (H.)

Les crimes de Dieu... HANRIOT (H.)

Réponse aux paroles d'une croyante... HANRIOT (H.)

La question des loyers... HANRIOT (H.)

Malheur et ses disastres... HANRIOT (H.)

Moyens d'éviter la grossesse... HANRIOT (H.)

Le Soviét... HANRIOT (H.)

Néo-malthusisme et Socialisme... HANRIOT (H.)

FORTUNER (Henry)

Grève et sabotages... HANRIOT (H.)

HOLTZ (Ch.)

L'art et le Peuple... HANRIOT (H.)

La faillite de la politique... HANRIOT (H.)

L'école antichambre de la caserne et de la sacristie... HANRIOT (H.)

JORDY (H.)

Solution au problème du travail à domicile... KROPOTKINE (P.)

Un grand conflit social... KROPOTKINE (P.)